

Emeline Richardson, *Etruscan Votive Bronzes. Geometric, Orientalizing, Archaic*. Verlag Philipp von Zabern, Mainz 1983. 2 volumes. XXXVII et 390 pages texte, 263 planches photo (870 figures).

Ce volumineux ouvrage est dédié 'for Bernard Ashmole, who said one day in 1936: This needs doing'. La masse impressionnante du matériel rassemblé justifie la longueur du délai. On a l'impression, même si l'auteur ne le dit pas, qu'elle a vu la plupart des objets. La collection même des photographies, bonnes ou très bonnes, et excellentement reproduites, suppose une recherche obstinée: tout n'est pas reproduit, mais il y a très peu de sous-groupes dont nous n'avons pas au moins un exemple, et la majorité des statuettes sont reproduites sous deux ou trois angles, ce qui est évidemment indispensable, mais rarement fait – le souci d'économie des éditeurs (ce n'est pas celui de Ph. von Zabern, grâce aux subventions qu'il reçoit) servant de prétexte à la paresse des auteurs. Bref, nous avons là, des origines de l'art étrusque aux environs de 470, le recueil de base. Après le livre, un peu moins luxueux, de G. COLONNA, *Bronzi votivi umbro-sabellici a figura humana 1. Periodo 'arcaico'* (1970), presque toutes les statuettes d'Italie non grecque sont présentées, classées, commentées pour cette période.

Le ton et la présentation frappent par leur sobriété, alors que l'information est très vaste (il y a 22 pages, serrées, de bibliographie), et que l'auteur ne refuse pas les jugements esthétiques, même si elle ne les exprime pas dans le vocabulaire habituel. Les commentaires d'ensemble, introductions générales ou présentation des types successifs, sont brefs.

La préface montre les intentions. Alors que, jusqu'ici, on a surtout mis en évidence, parmi les bronzes étrusques, divers styles locaux, l'auteur cherche à établir 'une chronologie fondée sur des critères que le lecteur intéressé puisse voir et évaluer: . . . essai de produire un catalogue comparable aux études monumentales de Sir John Beazley sur les vases peints attiques'. Les données de fouille sont très rares. Il faut alors s'appuyer sur les types: 'un type est une composante du sujet représenté (kouros, korè, guerrier), des détails anatomiques, du costume, dont fait partie le style de la chevelure, de la pose et des gestes'. L'anatomie a moins intéressé les Etrusques que les Grecs; donc 'le critère le plus important est l'équilibre d'une figure, sa forme en tant qu'objet abstrait plutôt que comme représentation d'un être humain: silhouette ajourée ou contours fermés? forme angulaire ou série de courbes?'. Cela donne les grandes lignes: au fil des notices, on est rassuré de voir l'auteur prendre en compte, pour des rapprochements entre statuettes de type différent, ou pour la mise en place relative des exemplaires d'un groupe, le traitement du plissé ou du visage. Et elle a raison, probablement, de refuser une date pour une statuette isolée. Pour les figures orientalisantes, femmes vêtues ou hommes à cache-sexe, l'auteur intervertit l'ordre proposé par Balty, posant en principe que 'pour tout type répétitif, les exemplaires les plus anciens sont les plus soignés'; mais les plus soignées sont aussi celles (voir par exemple le profil de Volterra 20/1, fig. 131) dont le visage se rapproche des visages ioniens du VI^e siècle. Les kouros Londres 510, fig. 214–215, et Leiden C. O. 5, fig. 258 à 260, sont assez directement influencés par la Grèce pour que le dessin de la toison pubienne (rarement indiquée en Etrurie) serve de critère: cette forme en ômega minuscule est des 20 dernière années du VI^e siècle, et il faut abaisser la date proposée par l'auteur.

Le livre est organisé en 5 grandes parties: 'bronzes géométriques', jusqu'un peu après le milieu du VII^e siècle, 'période orientalisante', à partir de l'époque des grandes tombes, c'est-à-dire 'peu après le milieu du VII^e siècle', et 3 parties pour les bronzes archaïques, regroupés à la fois par types et par périodes (archaïque ancien ca 615–550, archaïque moyen ca 550–520, archaïque récent ca 520–470). La 3^e partie présente les types que l'auteur appelle 'grecs', c'est-à-dire ceux qui sont représentés dans les bronzes grecs: kouros, guerriers, athlètes, 'hommes en vêtement grec'; la 4^e présente les 'types étrusques plus récents', c'est-à-dire ceux qui, pour l'auteur, n'ont pas d'antécédents grecs, surtout des hommes nus avec une main sur la hanche, et des hommes en tige. La dernière partie présente les korès et les divinités, qui sont les unes et les autres d'ascendance mixte.

Ce plan est clair. Mais le livre est fatigant, pour une raison précise: les notices ne sont pas numérotées à la suite, chaque sous-groupe – il y en a beaucoup – recommençant au n^o 1. Les planches portent des mentions du genre 'Part III. Chapter 3. Kouros. Late Archaic, Series B Group 2', les légendes des photos mentionnant uniquement le musée et le n^o d'inventaire. Les renvois internes à un objet, dans les introductions ou à l'intérieur des notices, donnent la partie, le chapitre, la série et le groupe, et le n^o d'ordre interne, mais ni la

page de la notice ni le n° de la photo. Ces détails, purement matériels, font beaucoup pour le rayonnement d'un livre.

Signalons, avant de noter quelques conséquences, et quelques inconvénients, de ces principes de classement, que, comme il est inévitable, la bibliographie devrait être mise à jour avec, par exemple, le volume d'A. ROMUALDI, *Catalogo del deposito di Brolio in Val di Chiana* (1981), et celui d'A.-M. ADAM, *Bibliothèque Nationale, Bronzes étrusques et italiques* (1984). L'auteur cite la publication des fouilles de Lavinium; elle aurait pu citer aussi, et consulter, deux catalogues d'exposition, *Civiltà del Lazio primitivo*, Rome, 1976, qui aide à situer dans leur contexte les bronzes de Satricum, et *Enea nel Lazio*, *Archeologia e Mito*, Rome, 1981, qui donne une vue d'ensemble de deux groupes importants, permet de les rapprocher de petits ivoires du même site, et reproduit une belle statuette certainement importée de Grande-Grèce. Nous reviendrons sur les liens avec la Grèce. Notons qu'on a écrit un certain nombre de choses sur les bronzes de l'Acropole d'Athènes depuis le catalogue de A. DE RIDDER, seule référence de l'auteur, qui n'a guère feuilleté les *Altsamische Standbilder* de E. BUSCHOR, qu'elle mentionne.

Il est facile de critiquer un classement. Ici, la définition des types, d'après des détails purement matériels, conduit parfois à des partis un peu étonnants, que des renvois, d'un groupe à l'autre, ou les remarques rapides des introductions ne corrigent qu'à demi. Seul un petit détail du vêtement (fig. 55 et 59, classées dans deux groupes différents) ou du geste (les 'kouroi étrusques' Part IV, Chapter 1, sont-ils vraiment à distinguer aussi nettement des kouroi 'grecs', Part III, à partir du seul geste, inexplicable, d'une main sur la hanche?) sépare des figurines que leur style rapproche étroitement. L'auteur sait que son chapitre 'Divinités' est très restrictif. Était-il nécessaire d'y ajouter une 'Type IV. The War God' pour une seule statuette, qui est le Géryon à trois têtes de Lyon? L'ensemble du chapitre consacré aux korès rend mal compte de ce qui est le plus important: le vêtement. Ni le style ni le type ne rapprochent la statuette Volterra 47 (fig. 679 à 681), qui a le costume et la pose des korès grecques insulaires, avec un chiton soulevé de la main gauche, et un himation dont le bord forme un grand pli oblique de l'épaule droite à l'aisselle gauche, et la statuette Munich 3678 (fig. 682 à 684), qui a exactement le costume des statues de l'Héraion de Samos; l'auteur les classe dans le même sous-groupe. Ce ne sont que des exemples.

Il arrive aussi qu'un détail matériel mal compris soit à l'origine du classement. Pour la statuette Villa Giulia 6726 (fig. 793-794), classée comme korè, l'auteur ne fait pas allusion à ce qu'en écrit Colonna, qui propose d'y voir une Minerve, avec une cuirasse bizarrement rendue: l'allure du couvre-chef, qui est un casque, lui donne raison. Il est plus grave de ranger dans les *Togatae Effigies, sine tunica* les statuettes du type du célèbre bronze de Monte Acuto Ragazza, au Musée de Bologne (Part IV, Chapter 1, Type IV, *Togatae Orantes*), qui ont un vêtement enroulé autour des hanches et retenu par l'avant-bras gauche. L'auteur cite à ce propos (p. 221 et n. 11) H. G. NIEMEYER, *Studien zur statuarischen Darstellung der röm. Kaiser* (1968): 'under the Empire the type becomes a specific statue type for the Emperors'; en fait, Niemeyer parle bien de manteau ('Hüftmantel'), ce qui n'est pas du tout la même chose si on veut apprécier le caractère plus ou moins étrusque du type. Citons aussi la Minerve Berlin 7095 (fig. 819-821), que l'auteur appelle Promachos: c'est le seul Palladion étrusque, ce qui n'est pas non plus sans intérêt, comme le montre un autre livre de Niemeyer, *Promachos* (1960), que l'auteur mentionne pourtant. Les deux statuettes fig. 866 et 867, avec la dépouille de lion servant de pagne, sont des Hercules: il n'y a pas à créer pour elles un type de 'dieu chasseur'; le 'héros au cygne', Louvre 219 (fig. 868), est une imitation si directe d'un bronze célèbre de la collection Ortiz, plutôt laconien que ionien, avec aussi un grand col de cygne en guise de cimier, qu'il aurait fallu le citer comme copie de modèle grec, sans créer un personnage particulier à son propos: il aurait ainsi empêché l'auteur de dire plusieurs fois que l'homme casqué, mais entièrement nu, n'est pas grec. L'homme barbu, un manteau sur les épaules (fig. 479-480), à Kansas City, tient de la main gauche un poignard dans son fourreau: ce n'est pas un athlète. Il est vrai que, pour les athlètes, il faudrait citer, et voir de près, le livre (imparfait: cf. *Gnomon* 56, 1984, 342-346) de R. THOMAS, *Athletenstatuetten der Spätarchaik und des Strengen Stils* (1981).

Comme avait fait Colonna, l'auteur n'étudie que les bronzes votifs: il faut bien limiter le catalogue, et le nombre des objets étrusques comportant des statuettes ou des bustes empêchait de les mentionner. Il reste évidemment gênant que, par exemple, les deux statuettes-supports de Brolio, qui sont des points de repère importants, ne soient pas reproduites, et qu'aucune allusion ne soit faite au décor des trépieds. En revanche, sans que ce soit toujours dit, un certain nombre d'objets présentés et reproduits ici viennent d'ustensiles: les têtes fig. 199 et 564 viennent du rebord du même chaudron; tout le groupe des 'Fashion Plates'

(p. 269–270) vient de meubles; l'hoplite fig. 379 décorait peut-être un récipient (mais il n'y a pas lieu de citer là la statuette de Vix); l'objet fig. 569 à 572 est mystérieux, mais c'est un objet, comportant une statuette; toutes les têtes et bustes sont également 'décoratifs'. Il y en a sûrement beaucoup d'autres, et cela risque de fausser un peu les réflexions qu'on voudrait mener sur le répertoire comparé des statuettes isolées et du décor des récipients et des meubles.

Sur un autre point aussi, le reproche que certains feront à l'auteur n'est pas de ne pas avoir conscience d'une difficulté, mais de ne pas la souligner clairement. Il s'agit du sens même du mot 'étrusque', aux diverses périodes; un certain nombre de statuettes se trouvent à la fois dans le volume de Colonna et dans celui-ci. Ni pour l'un ni pour l'autre les limites géographiques ne sont strictes: des séries nombreuses d'Arezzo et de Fiesole sont appelées 'ombriennes'. Mais l'auteur est beaucoup plus annexionniste que Colonna: des statuettes de type ombrien trouvées hors d'Etrurie figurent ici, de l'homme casqué acheté à Reggio Emilia (fig. 26) à l'hoplite barbu trouvé à Rimini (fig. 386), en passant par plusieurs séries entières étudiées par Colonna, et qui dérivent en effet de modèles étrusques. La korè fig. 785 est attribuée par A.-M. Adam à la Vénétie.

Et il y a deux problèmes généraux. Le premier est l'usage du mot 'provincial', appliqué ici à des ateliers – médiocres et secondaires – d'Arezzo ou de Fiesole. Le second, plus important, est celui des bronzes du Latium (Lapis Niger, Satricum, Gabii etc.). D'une part, ils sont souvent originaux, par leur type et leur style: attitude et attribut de la statuette fig. 134 (Lapis Niger), appendice plat sur la tête de plusieurs bronzes féminins de Satricum, Gabii, Lavinium (qu'on a aussi sur un ivoire de Lavinium: Enea nel Lazio, n° C 22, p. 133). Et beaucoup, Neugebauer l'avait déjà bien dit, sont directement influencés par la Grande-Grèce: toutes les recherches récentes sur Rome ont mis en valeur les liens directs de Rome avec le monde grec. L'auteur l'ignore totalement, présentant le Latium du VII^e et du VI^e siècle comme une 'province' étrusque. Le groupe de terre cuite de Sant'Omobono enrichit ici le problème, avec un Hercule du type 'chypriote' qu'on retrouve sur quelques bronzes d'Etrurie, tandis que Minerve a le même cimier, fendu en deux pour l'insertion du panache, que quelques statuettes étrusques.

Cela n'est qu'un signe de la façon dont ce livre a été fait. L'auteur est certainement le meilleur connaisseur actuel des statuettes de bronze étrusques. Elle est peut-être restée un peu enfermée dans ce matériel. Il est au moins hardi de supposer (sic, p. 82), en Gaule de l'Ouest, vers la fin du VII^e siècle, des 'sanctuaires établis par des marchands étrusques', ou de parler des influences reçues de l'Anatolie ou du Levant sans faire la moindre allusion à d'autres objets que les statuettes, ni à une bibliographie qui est abondante. Mais c'est sur les rapports avec le monde grec que les insuffisances ont les conséquences les plus importantes pour la compréhension immédiate des statuettes. Elles sont de plusieurs ordres: la détermination précise des modèles de Grèce; le rôle de la Grande-Grèce; l'attribution de quelques objets à l'Etrurie plutôt qu'à la Grèce. Ce dernier point peut toujours être discuté: l'auteur rend à l'Etrurie la statuette Munich 3677 (fig. 566–568) en y joignant le kouros de Stockholm, l'un et l'autre étant attribués dans la littérature récente à l'Ionie. Il est permis d'hésiter, mais à condition de voir comment un problème de ce genre se pose.

Si le kouros Londres 510 (fig. 214 et 215) n'avait pas été trouvé à Chiusi, ne le jugerait-on pas samien? Est-il donc impossible que ce soit un modèle, importé, des nombreux kouros 'Middle Archaic' que l'auteur appelle 'ioniens', mais qui dérivent précisément des bronzes de Samos, par le profil du crâne, l'arrangement des cheveux sur le front, les petites fesses pointues? On y joindrait plusieurs korès, dont celle que nous citons, fig. 682–684. Mais il serait nécessaire, pour comprendre le phénomène, de citer les Samiens de Gravisca, et même de rappeler qu'on a, à Siris, des objets faits sur place dans un style purement samien. La korè de Munich dont nous parlons, elle, rappelle davantage des oeuvres 'milésiennes'; il y a toute une bibliographie là-dessus.

Pour la Grèce continentale, la même question se pose à partir d'une statuette précise, non citée ici: l'Apollon' de la Galleria Estense, à Modène, longtemps jugé étrusque, puis attribué par Payne et Charbonneaux à Egine. Si c'est bien une importation de Grèce – ou, n'oublions pas cette possibilité, l'oeuvre d'un bronzier venu de Grèce en Etrurie, ce qui est bien connu pour des céramistes –, c'est le modèle direct de beaucoup de kouros étrusques de l'archaïsme récent qui ont, en particulier, la même structure du crâne et du visage. Il est plus curieux de noter que le modèle d'un autre bronze de la Galleria Estense (ici fig. 502–503), dont la tête évoque Dionysos, est très voisin, par les lignes fluides et le rapport du drapé et du corps, d'un petit groupe corinthien, dont le plus bel exemplaire est un Zeus d'Olympie. Pour l'Attique, le cas le plus clair est celui de

quelques Minerves 'Promachos', mais à condition de ne pas juger étrusque l'exemplaire de la collection Janzé (ici p. 350 n° 13), qui est de Grande-Grèce (voir *Revue Arch.* 1968, 37-39); il y a, à Medma, des Athéna en terre cuite qui sont du même type: c'est la Grande-Grèce qui a servi d'intermédiaire. Encore ne faut-il pas confondre trois types, comme fait l'auteur: celui de l'Acropole d'Athènes, caractérisé par la grande enjambée de la déesse (le plus bel exemple étrusque est, une fois encore, à la Galleria Estense, ici fig. 822-823); le Palladien; et la Promachos péloponnésienne longiligne, aux jambes jointes, peut-être laconienne au départ (cf. M. JOST, *Bull. Corr. Hellénique* 99, 1975, 339-364).

Pour la Grande-Grèce, l'auteur est également très abusivement annexionniste, incluant dans ses listes, quelquefois consciemment, des bronzes campaniens. Pour prendre un exemple particulièrement flagrant, la korè Londres 447, trouvée sur le Volturne, est grecque, et n'a rien à faire ici. On hésitera aussi pour plusieurs korès à chiton et himation de type cycladique: l'influence de statuettes peut-être de Crotona, ou de l'ex-voto dédié à Paestum par Phillô, est évidente sur plusieurs statuette reproduites ici. L'étalement en largeur d'une statuette comme New York 17.190.2066 (fig. 706), peut-être étrusque par le détail du travail, a des équivalents au musée de Reggio de Calabre; on n'a jamais jugé étrusque, à cause de son visage, la korè ou déesse tenant un sphinx, pied de miroir, 'des environs de Rome', Londres 548, aussi peu organique dans sa construction que la statuette précédente. Mais je rappelais la très belle statuette de Lavinium, Enea nel Lazio, p. 180, découverte en fouille, et qui est purement grecque (de Grande-Grèce): de même que des candélabres étrusques allaient jusqu'à Melfi, des Grecs, ou des statuettes grecques, arrivaient dans le Latium, et en Etrurie. La korè Pérouse 926 (fig. 559-560), qui est la seule korè 'dédalique' du volume, est-elle de Grande-Grèce, ou faite sous l'influence directe de figurines de Grande-Grèce, où on a, en terre cuite, des oeuvres de ce genre, qui joignent à un corps sommaire une 'protome' empruntée directement à des appliques de vases laconiens?

La sévérité excessive de ce compte-rendu aura, je l'espère, un avantage: montrer que le matériel est là, parfaitement rassemblé et présenté. Un livre à partir duquel on se pose des questions importantes est un bon livre.

Dijon

Claude Rolley